

DE LA NATURE MYTHOLOGIQUE DU ROI ARTHUR

par Geneviève Pigeon

Université du Québec à Montréal

Of King Arthur's mythical nature

Abstract:

For centuries, King Arthur, an English ruler of the VIth century, has fascinated both historians and fiction authors. Described as a *legend*, a *historic king* or a *myth*, the greatest christian king of all times, as it is referred to by its believers, has been studied extensively throughout the years. In this paper, we will demonstrate how the theory of myth, as applied in the field of religious studies, can be used to shed a new light on this character, and thus further explain its incredible popularity through the Middle Ages, up to our times.

Keywords : Arthur, Kingship, Myth, Propaganda, England.

Le roi Arthur appartient au corpus très restreint des figures qui tapissent la toile de fond de l'imaginaire collectif occidental. Si la question de la nature historique du personnage, ancrée dans l'Antiquité tardive et le Moyen-Âge anglais, passionne encore¹, la recherche des dernières années s'est plutôt intéressée au rôle du personnage dans la diffusion de l'idéologie Plantagenêt en France et en Angleterre aux XII^e et XIII^e siècles. Cette réorientation de la recherche a permis de décloisonner les champs de compétences mis à profit dans l'étude des textes de fiction, des

¹ À ce sujet, les débats enflammés qui animent encore les deux parties, soit les tenants de l'historicité d'Arthur et ceux qui voient en ce personnage une création fictive, témoignent avec éloquence de la vigueur symbolique de la figure arthurienne. (G. Ashe, *King Arthur in fact and legend*, Camden, N.J., 1971 ; M. Aurell, *La légende du roi Arthur*, Perrin, Paris, 2007 ; E. Faral, *La légende arthurienne*, 3 t. Honoré Champion, Paris, 1929 ; P. J. C. Field, *Arthur's battles*, *Arthuriana*, vol. 18, no. 4, 2008 ; T. Green, *The Historicity and Historicisation of King Arthur*, www.arthuriana.co.uk/historicity/arthur.htm ; R. S. Loomis, *Celtic Myth and Arthurian Legend*, Columbia University Press, New-York, 1927 ; etc.).

documents et artefacts archéologiques, permettant l'émergence de nouvelles interprétations pluridisciplinaires².

Le livre d'Amaury Chauou, *L'idéologie Plantagenêt, Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XII^e – XIII^e siècles)* paru en 2001, a recentré le débat politique autour de la figure d'Arthur, inspiré notamment par les travaux de Dominique Boutet³, Martin Aurell⁴, Jacques Le Goff⁵ et C. H. Hastings⁶. En utilisant un corpus d'œuvres littéraires essentiellement françaises et contemporaines de la dynastie Plantagenêt⁷, A. Chauou démontre comment, grâce au prestige du roi Arthur et de la Table Ronde, l'*empire* Plantagenêt a véhiculé une idée de la monarchie qui faisait concurrence à celle de la France et qui cautionnait les revendications territoriales et légales des rois anglo-normands.

La réflexion que nous proposons ici ne porte donc pas sur le contenu déjà abordé par les auteurs cités précédemment mais s'intéresse aux divers phénomènes qui ont autorisé l'immense vague de popularité que connut le personnage d'Arthur à partir du XII^e siècle, notamment grâce à l'œuvre à volonté historique qu'est l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth⁸. Si les grands noms de la recherche arthurienne n'hésitent pas à qualifier Arthur de *personnage mythique* et parlent en toute liberté de la *mythologie arthurienne*, il nous semble nécessaire de réfléchir à ce que ce vocable peut suggérer quant à la nature intrinsèque du personnage. Ce n'est pas en cherchant, à travers les textes eux-mêmes, les traces de survivance d'une mythologie préexistante que nous

² À ce sujet Georges Duby proposait dans *Mâle Moyen Âge*, Flammarion, Paris, 1991, une réflexion sur les difficultés inhérentes aux études pluridisciplinaires : « Ce problème est difficile pour deux raisons : il n'existe pas de proposition théorique sur quoi bâtir la problématique préliminaire à l'enquête; le travail est considérablement gêné par l'actuel cloisonnement des disciplines, par les frontières (...) on compte sur les droits de la main, dans le monde actuel, le lieux où la recherche peut être menée dans une indiscutable interdisciplinarité. » (p. 180).

³ D. Boutet, *Charlemagne et Arthur, ou Le roi imaginaire*, Honoré Champion, Paris, 1992.

⁴ *Op cit.*

⁵ J. Le Goff, « Conclusions », *Le forme della propaganda politica nel due e nel Trecento*, P. Cammarosano, Rome, 1994.

⁶ C. H. Hastings, *The Renaissance of the twelfth century*, Harvard University Press, Cambridge, 1927.

⁷ De 1154, date du couronnement d'Henri II, à environ 1216, date de la mort de Jean sans Terre.

⁸ Pour les besoins de cet article nous utiliserons la traduction de L. Mathey-Maille : Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, Les Belles Lettres, Paris, 1992 ainsi que le travail critique d'E. Faral, *La Légende arthurienne*, vol. I et II.

tenterons de mieux comprendre le sujet⁹. Nous souhaitons plutôt aborder la figure du roi Arthur comme une construction mythologique autonome.

Aux confluents de la recherche littéraire, de l'histoire et des sciences politiques, et grâce aux théories du mythe proposées par les sciences des religions, nous espérons suggérer une vision multidisciplinaire plus globale du fascinant processus dynamique qu'est l'émergence de la figure arthurienne, et l'adhésion de plusieurs groupes sociaux différents à son contenu. En abordant la figure du roi Arthur comme une construction mythologique autonome, dégagée de l'un ou l'autre des supports *physiques* qui la manifestent, nous souhaitons proposer un regard différent sur l'une des figures les plus populaires de l'Histoire et mieux appréhender les modalités de son succès politique, social et littéraire.

La réflexion qui suit portera donc essentiellement sur la nature mythologique d'Arthur, pour laquelle nous conviendrons que le terme *mythologique* peut être défini ainsi : parce qu'il « fournit des modèles pour la conduite humaine et confère par là même signification et valeur à l'existence »¹⁰, parce qu'il est un récit¹¹ porté par une collectivité, un système symbolique organisé qui explique et garde la frontière de l'indicible, une structure qui organise l'existence et qui explique « comment le monde en est arrivé à être »¹², parce que son isotopie sémantique peut être véhiculée par d'autres systèmes que l'écrit, parce qu'il est un système sémantique second construit sur un système sémantique qui le précédait, le mythe peut servir à propager et supporter une idéologie¹³ politique.

Ainsi compris, le mythe arthurien sera envisagé ici en fonction des critères suivants, qui permettront d'aller à l'essentiel de l'analyse de la figure arthurienne :

1. Le mythe est un récit fondateur et/ou instaurateur.

⁹Ce travail a déjà été accompli, et continue de l'être, par les chercheurs celtisants, parmi lesquels R.S. Loomis et P. Walter.

¹⁰ M. Eliade, *Aspects du mythe*, Gallimard, collection Folio, Paris, 1963, p. 12.

¹¹ G. Gibeau, *La construction du mythe, Religiologiques*, Montréal, no.10, 1994, p. 14.

¹² G. Gibeau, p. 16.

¹³ Le terme est employé ici à la suite de P. Ansart, *Les idéologies politiques*, Presses Universitaires de France, Paris, 1974, p. 9 : « non seulement la vision du monde véhiculée dans un groupe, mais les processus par lesquels cette vision occulte tout un ensemble de dimensions et, par exemple, des contradictions inhérentes à la vie collective. » L'idéologie est l'œuvre d'individus **vivants** et motivés

par des **objectifs concrets** ; elle est une vision du monde, un fait de langage et repose sur un stock de connaissances préthéoriques.

2. Le mythe est un récit anonyme et collectif.
3. Le mythe est vrai.

Le mythe est un récit fondateur et/ou instaurateur

Le récit fondateur utile à l'empire Plantagenêt émerge à partir du contenu proposé par divers textes à vocation historiques. Cependant, malgré ces sources, personne ne peut témoigner aujourd'hui des *débuts* du personnage du roi Arthur. M. Éliade précise bien qu'il est « préférable de commencer l'étude du mythe dans les sociétés archaïques et traditionnelles, quitte à aborder plus tard les mythologies des peuples qui ont joué un rôle important dans l'histoire »¹⁴, mais il n'en souligne pas moins l'existence et la valeur d'un contenu mythologique qui, du stade oral, aurait été transformé et enrichi au cours des âges, « sous l'influence d'autres cultures supérieures, ou grâce au génie créateur de certains individus exceptionnellement doués. »¹⁵

C'est en acceptant cette prémisse que nous pourrions considérer que les textes historiques (ou présentés comme tels) dont nous disposons sont les miroirs, ou les reflets de ce qu'une partie de la population considérait comme valable ; ainsi envisagés, les récits qui ancrent Arthur dans une réalité initiatrice peuvent participer à la fonction fondatrice du mythe, soit celle de raconter « comment quelque chose a été produit, a commencé à être. »¹⁶ Les témoignages des chroniqueurs sur lesquels s'appuie la recherche montrent bien comment, grâce aux exploits d'un être surnaturel, une réalité est venue à l'existence, « que ce soit la réalité totale, le Cosmos, ou seulement un fragment : une île, une espèce végétale, un comportement humain, une institution. »¹⁷ D'abord présenté par Gildas¹⁸ comme un chef de guerre capable de repousser l'envahisseur saxon grâce à l'aide du Seigneur (*De Excidio et Conquestu Britanniae*), le personnage évolue au fil des siècles vers une stature nettement surhumaine. Les douze victoires d'Arthur racontées dans l'*Historia*

¹⁴ M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 15.

¹⁵ *Idem*

¹⁶ M. Éliade, *Aspects du mythe*, p. 17.

¹⁷ *Idem*

¹⁸ Gildas est un moine d'origine probablement bretonne (galloise), qui écrit vers 550 une *lamentation* destinée à montrer au peuple breton l'étendue de ses fautes. (E. Faral, vol, 1, p. 19)

*Brittonum*¹⁹, sa conquête de l'Europe, sa survie dans l'île d'Avalon et son possible retour²⁰ inscrivent définitivement le personnage au cœur d'un récit fondateur, celui du peuple breton qui jusque là n'avait pour se raconter que les récits méprisants des premiers chroniqueurs (Gildas et Bède).

Les recherches portant sur le roi Arthur *historique* n'ont pas permis d'identifier de façon certaine l'ancêtre ou l'inspiration de ce personnage²¹. Les débuts de cette manifestation²² du mythe s'ancrent dans l'histoire complexe de l'Angleterre et des conquêtes romaines des V^e et VI^e siècles. Jules César envahit la Grande-Bretagne en 50 avant Jésus-Christ, mais ce n'est qu'avec le règne de l'empereur Claude en 45 de notre ère que l'on peut parler d'une certaine domination romaine. Cette domination, bien que partielle, donne naissance à une aristocratie et à un mode de vie romanisés que les Bretons acceptent généralement bien. Ce ne sont donc pas les Bretons qui chassent les Romains de leur territoire, mais plutôt les envahisseurs barbares (Alains, Vandals, Scots du Nord). Assiégé de toutes parts, l'empire romain peine à défendre ses frontières et retire ses troupes de la Grande-Bretagne pour protéger ses autres acquis. À partir de 410, il semble bien établi que les troupes romaines ne reviennent plus dans l'île.

Il serait faux de croire que tous les Romains quittent le territoire ; certaines familles romaines sont établies en Grande-Bretagne depuis plusieurs générations et la considèrent comme leur patrie. On retrouve donc une aristocratie romanisée qui s'est efforcée de maintenir le mode de vie et les traditions de ses ancêtres, et qui lutte avec les Bretons contre l'envahisseur Saxon.²³

Dévastés par l'envahisseur Saxon qui forge des alliances avec d'autres peuples hostiles venus du continent, les Bretons n'ont d'autre recours que d'appeler à l'aide leurs anciens occupants : les Romains. On assiste alors à une série de batailles victorieuses contre les Saxons (insulaires et

¹⁹ Jadis attribuée à Nennius de Bangor, auquel on attribue aujourd'hui plus volontiers le rôle de compilateur, l'*Historia Brittonum* s'inspire entre autres de Gildas, mais aussi de Bède le Vénérable (*Historia ecclesiastica gentis Anglorum*) et de plusieurs annales, chroniques, chansons et poèmes. (v. IX^e siècle)

²⁰ Ces trois derniers éléments font partie du récit *historique* de Geoffroy de Monmouth, chapitres 143 à 178.

²¹ La recherche est d'autant plus difficile que le nom d'Arthur n'est jamais utilisé clairement dans les sources historiques : épithète, nom romanisé, survivance d'origine celtique, nul ne peut trancher avec certitude.

²² Pour reprendre l'expression de G. Durand, *Pérennité du mythe, Champs de l'imaginaire*, ELLUG, Grenoble, 1996 : « un mythe ne disparaît jamais; il se met et n sommeil, il se rabougrit, mais il attend un éternel retour ».

²³ Les premiers textes confondent sans les distinguer les Saxons insulaires (Anglo-Saxons) et les Saxons continentaux (Germano-Saxons). Il règne donc un flou quant à la nature exacte des combats : contre un envahisseur étranger ou guerre civile. (G. Ashe, *Origins of the Arthurian Legend*, p. 11)

continentaux), menées par un chef de guerre d'origine romaine²⁴ : Ambrosius Aurelianus²⁵. Il est l'un des *ancêtres* pressentis de la figure du roi Arthur. Dès lors, l'idée d'un puissant chef chrétien s'impose. Cette foi chrétienne était affichée de plusieurs façons dans plusieurs textes et témoignages: image visible de Vierge peinte à l'intérieur de son bouclier ou fixée dessus²⁶, pénitence de 24 heures avant la bataille décisive du Mont-Badon, port de la croix de Jésus-Christ pendant trois jours et trois nuits, port de la statue de la Sainte Vierge pendant le combat.

On comprend donc que la figure du roi Arthur a pu fournir aux descendants des Bretons une image forte, celle d'un peuple qui se prend en main, s'unit et lutte avec succès contre un envahisseur féroce tout en incorporant le symbolisme de la religion chrétienne.

L'origine romaine d'Arthur permet aux Bretons de lier leur histoire à celle, plus glorieuse, de l'Empire romain. En fait, cette association revêt une telle importance pour certains spécialistes que Geoffrey Ashe affirme même que : « To understand Arthur we must look back to the Roman Empire, of which Britain was once a part.²⁷ »

Sans parler d'une généalogie au sens strict du terme, on peut remarquer que ce protagoniste d'origine romaine (donc parent des Bretons puisque Brutus, présenté comme le fondateur de la Bretagne, était le frère de Romus et Romulus) appartient clairement à un lignage chrétien dès qu'il est question de l'ordre symbolique. À ce titre, il peut lui aussi, dès le IX^e siècle, être considéré comme étant l'opérateur d'une fusion entre deux grandes traditions : Romain de sang et chrétien de cœur.

Ainsi lié à la grande histoire de l'Empire romain, le personnage historique d'Arthur se présente à la fois comme un champion du faible, de l'opprimé mais surtout du pécheur²⁸ contre un agresseur

²⁴ « C'est en ce temps-là qu'Arthur combat contre eux. Il combattait en même temps que les rois bretons, mais il était chef de guerre. » (E. Faral, *La Légende arthurienne*, vol. 1, p. 132).

²⁵ Son appartenance à l'élite romaine est établie par Gildas (*De Excidio Britanniae*) qui mentionne que ses parents *portaient la pourpre*, signe indiscutable de leur rang social.

²⁶ G. De Malmesbury, Livre I, ch 1.

²⁷ G. Ashe, *Origins of the Arthurian Legend*, p. 11.

²⁸ Pour les chroniqueurs du Moyen Âge, il ne fait aucun doute que le peuple breton ait payé le prix de sa résistance au christianisme. À cet effet, citons E. Faral *La Légende arthurienne*, vol. 1, p. 1: « C'est seulement au VI^e siècle de l'ère chrétienne que paraît enfin le témoignage d'un Breton sur les Bretons : le *De excidio et conquestu Britanniae* de Gildas, œuvre singulière, dont l'auteur donne à remâcher à ses compatriotes l'amertume des vices dont il les déclare atteints et prodigue à plaisir pour eux les motifs d'affliction. »

beaucoup mieux organisé, ainsi que comme l'héritier d'une élite guerrière romaine généralement bien acceptée et même admirée sur le territoire breton. Faire de tout roi subséquent le descendant d'Arthur revient donc à le lier de façon définitive à un lignage prestigieux dont la valeur paradigmatique est indiscutable.

Le mythe est un récit anonyme et collectif

Ce second aspect du caractère *mythique* du personnage du roi Arthur nous entraîne sur plusieurs voies toutes aussi fertiles les unes que les autres. Rappelons que nous travaillons ici simultanément sur les caractères diachronique et synchronique de cette figure. En effet, si son statut de personnage mythique se manifeste par l'influence qu'il a pu avoir sur la population du XII^e siècle, nous ne pouvons faire l'économie des modes de diffusion employés ses premières manifestations. Si certains textes peuvent être attribués à un auteur avec certitude, la figure arthurienne a plutôt été portée par plusieurs générations de conteurs, d'auteurs et de récepteurs anonymes, tous inspirés par la force des images suggérées par ce personnage.

De excidio et conquestu Britanniae (vers 545)

Écrite au VI^e siècle, cette œuvre serait celle d'un moine d'origine bretonne : Gildas. Très peu de certitudes existent à son sujet ; il serait né dans le nord de la Grande-Bretagne et aurait été appelé en Irlande par le roi Ainmericus à titre de missionnaire. On lui prête également un voyage à Rome. Certains noms toponymiques employés par Gildas suggèrent qu'il se serait appuyé sur des textes aujourd'hui disparus.

Trois biographes ont écrit à son sujet mais leurs affirmations sont généralement si peu fondées qu'on ne peut leur accorder aucune crédibilité. Deux ouvrages par contre fournissent des renseignements utiles, permettant de valider le contenu de l'œuvre de Gildas en déterminant sa qualité de témoin contemporain de certains événements : *Annales Cambriae* et *Annales Ulsterenses*. Ces deux textes situent sa mort en 569 ou 570 et sa naissance en 500.

Breton né sous l'occupation romaine, Gildas se sent romain plus que tout et juge durement le peuple breton. Il l'accuse d'avoir manqué à ses devoirs chrétiens et fait des Anglo-Saxons le peuple élu porteur de la *vraie foi*. Il mentionne la seule victoire des Bretons contre les Saxons en insistant bien sur le rôle du Seigneur :

Après ce malheur, s'il peut lui venir quelque réconfort, c'est du Seigneur, qui lui donne enfin la victoire au temps d'Aurélius Ambrosius.²⁹

On retrouve donc ici l'un des possibles ancêtres de la figure du roi Arthur, le chef de guerre romain Aurélius Ambrosius qui mena ses troupes à la victoire lors de la bataille du Mont Badon.

Historia ecclesiastica (vers 725-731)

Écrite par le moine anglais Bède, l'*Historia ecclesiastica* était essentiellement une histoire de l'Église anglaise rédigée dans le but d'exposer le plan de Dieu pour la conversion des Anglo-Saxons et la construction de leur Église. Né en 673 en Northumbrie, Bède a fait de son œuvre un monument à la gloire de sa race. Clairement destiné à une élite, son livre a été envoyé à deux reprises au roi Ceolwulf accompagné d'une lettre expliquant les sources consultées pour la rédaction de cet ouvrage historique. Il affirme avoir consulté les peuples concernés par les généalogies, tout en se fiant à deux sources principales *historiques* : les sept livres des *Histoires* d'Orose pour l'histoire des Bretons (source qui s'arrête en 418), de même que le *De excidio et conquestu Britanniae* de Gildas.

Ici encore, on retrouve l'idée d'un peuple élu, les Anglo-Saxons, et d'un peuple condamné, les Bretons. Le récit de la bataille du Mont Badon reprend presque textuellement celui de Gildas.

Historia Britonum (vers 830 pour une version finale)

L'ouvrage qu'on désigne habituellement sous le titre d'*Historia Britonum* est un recueil composite, formé de sept opuscules différents dont il existe aujourd'hui quatre versions. Mais ce n'est pas la composition d'origine. Cet ouvrage est d'une importance capitale dans la création de la figure du roi Arthur car, pour la première fois, on attribue à ce chef de guerre des caractéristiques surnaturelles. Une première version aurait existé dès 801, construite sur des bases datant de 679, puis de 737-758. S'il n'existe aucune certitude sur les auteurs et les dates, tous s'accordent pour voir en cette œuvre le résultat d'un processus lent et continu, étendu sur plusieurs siècles, bien que

²⁹ E. Faral, *La Légende arthurienne*, vol. 1, p. 38.

quelques voix s'élèvent à nouveau en faveur d'un auteur *rassembleur*, qui aurait rédigé une chronique selon les critères esthétiques de l'époque³⁰.

Un chapitre entier de ce recueil intitulé *Arthuriana* est consacré à l'énumération des douze batailles d'Arthur avec un intérêt marqué pour la dernière, fatale, de Camlann. On y retrouve la symbolique chrétienne citée précédemment, notamment la figure de la Sainte Vierge.

L'Historia regum Britanniae (vers 1138)

En 1138, Geoffroy de Monmouth compose au profit de la dynastie des Plantagenêt le texte *Historia regum Britanniae*, ou *Histoire des rois de Bretagne*.³¹ Dans cette chronique historique, Geoffroy fait des Romains les premiers civilisateurs de la Bretagne, entraînés par un Brutus en exil. Suit ensuite une description de tous les rois ayant régné, parmi lesquels le plus admirable était sans contredit Arhur. On y retrouve pour la première fois l'idée d'un roi Arthur fondateur, aussi important que les grands conquérants de l'Occident et dont les anglo-normands peuvent être fiers.

Il dédie son livre à Alexandre de Blois (archevêque de Londres en 1123) et à Robert de Gloucester, fils d'Henri I, ami de la famille au moment de la parution du livre et détenteur d'un certain pouvoir en Angleterre. Bien qu'il soit illégitime, Geoffroy réfère à lui *comme un autre roi*. Les prétentions d'Henri II, construites sur les bases pseudo-historiques que lui fournissent les œuvres de Geoffroy de Monmouth³², notamment, ne peuvent lui être utiles que dans la mesure où une large part des intellectuels et chroniqueurs les réutilisent et les font circuler. Le succès de l'association Henri II / Arthur ne saurait cependant reposer uniquement sur deux ou trois supports. Citons ici les noms de Gautier Map, de Jean de Salisbury, de Pierre de Blois, de Roger de Howden, de Geoffroi Gaimar, de Bernard de Clairvaux et de Giraud de Barri pour mesurer l'ampleur du phénomène de diffusion. Il est impossible de déterminer l'ordre exact des influences qui se sont exercées entre les auteurs ou de retracer les sources orales et écrites et même archéologiques attestées fréquemment par ces auteurs ou par leurs prédécesseurs. Un mythe collectif et anonyme donc, mais aussi synchronique et diachronique.

³⁰ À ce sujet : T. Green, *The Historicity and Historicisation of Arthur*, p. 5.

³¹ «Perhaps one of the most popular of all medieval histories», M. T. Clanchy, *England and its Rulers, 1066 – 1272, Foreign Lordships and National Identity*, Blackwell Publishers, 1983, p. 27.

³² On en connaît plus de deux cents manuscrits.

On retiendra donc que l'idéologie Plantagenêt, telle que proposée et soutenue par l'élite proche du roi Henri II (ou récupérée par ses ennemis) et de la dynastie angevine, circule et réussit grâce à la volonté collective d'une multitude de *transmetteurs*, lesquels s'appuient sur des œuvres et des témoignages anonymes ou disparus.

Le mythe est vrai.

Pour fonctionner dans une société donnée et remplir son rôle structurant, le mythe doit être tenu pour vrai. Toute réflexion portant sur ce fait nous entraîne irrémédiablement vers le problème complexe du degré d'adhésion qu'il rencontre au sein du groupe dans lequel il *vit*. La complexité de ce travail particulier sur le sujet mythologique s'explique par plusieurs facteurs. Le temps³³ qui nous sépare de l'objet de notre étude est évidemment l'obstacle principal à une compréhension satisfaisante de la situation; cette distance temporelle nous oblige à recourir aux quelques témoignages dont dispose le chercheur aujourd'hui. Cette rareté, cependant, doit être mise en contexte : qui sont ces hommes à qui l'on doit ces informations, et pourquoi ont-ils écrit?

Avant même de nous intéresser aux textes particuliers qui témoignent de la véracité³⁴ de la figure d'Arthur sous l'une ou l'autre de ses formes, il nous apparaît utile de réfléchir sur ce que le terme même de *vérité* peut suggérer. En effet, l'idée bien relative de ce qui est *vrai* varie d'une époque à l'autre et d'un univers culturel à un autre.

Geoffroy de Monmouth assurait sa crédibilité en prétendant s'inspirer d'un mystérieux livre écrit dans la langue brittonique (*librum vetustissimum*). En procédant ainsi, il reportait le poids de la vérité sur une source anonyme et invérifiable et participait à ce que John H. Parry³⁵ qualifie de

³³François Chappé, dans *Traces, Mémoires, Oralité et Patrimoines*, démontre la limite très floue qui sépare l'activité historique et l'activité patrimoniale. Toutes deux unies par l'attention qu'elles portent aux traces (écrites, monumentales, orales), elles se distinguent cependant, du moins en apparence, par le souci scientifique de l'activité historique objective et par le travail plutôt créatif de l'activité patrimoniale. Il nomme bien l'impossible objectivité pure de l'historien : « Il lui faut faire son deuil d'un usage scientifique des 'traces' que l'activité des hommes élabore. Les dernières parviennent sous l'œil ou l'oreille de l'historien par un hasard auquel se mêlent parfois des intérêts et idéologies en cours au moment de leur élaboration ou des significations produites en dehors de toute visée délibérée, ce que M. Bloch désignait du terme de *témoins malgré eux* ». (*Mémoire, oralité, culture dans les pays celtiques*, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2008, p.22.)

³⁴Ce travail de réflexion est mis en perspective par un commentaire de Ceridwen Lloyd-Morgan : « Il faut se souvenir aussi que les documents ne disent que rarement la vérité. » (C. Lloyd-Morgan, *Naissance de la légende arthurienne au Pays de Galles, XII^e-XV^e siècle, Mémoire, oralité, culture dans les pays celtiques*, p. 62)

³⁵J.H. Parry, « Geoffrey of Monmouth and the paternity of Arthur », *Speculum*, vol. 13, no. 3, p. 272.

fausse-vérité, en utilisant ce qui est faux pour en faire de l'histoire³⁶. Est-ce que Geoffroy doutait de l'existence d'Arthur? Y croyait-il? Il nous est impossible de le savoir. Nous ne pouvons que constater les efforts qu'il déploya pour convaincre ses contemporains de l'existence du roi. Son souci de *faire vrai*³⁷ passe par plusieurs procédés, notamment l'utilisation de repères temporels et spatiaux bien réels. Ces recours à un cadre historique véridique contribuent à ancrer le récit fictif du personnage du roi Arthur dans un environnement crédible. Ainsi, le fait d'ancrer ses personnages *historiques* dans un univers géographique connu autorise Geoffroy de Monmouth à prétendre raconter l'Histoire³⁸ : « En effet, si j'avais noirci mes pages d'expressions emphatiques, j'aurais ennuyé mes lecteurs car il leur aurait fallu s'attarder plus à élucider mes paroles qu'à comprendre l'histoire. »; « Toutefois, je les invite à ne pas parler des rois bretons puisqu'ils ne sont pas en possession de ce livre en langue bretonne que l'archidiacre Gautier d'Oxford a rapporté de Bretagne. C'est de cet ouvrage, consacré à l'histoire vraie des rois de Bretagne et écrit en leur honneur, que je vous ai livré la traduction latine. »³⁹

Le cadre de ce travail ne nous permet pas une enquête exhaustive à propos de l'idée médiévale de *vérité* mais propose néanmoins une réflexion sur le sens du *vrai* au Moyen Âge et plus particulièrement au sein des communautés qui nous intéressent en rapport avec la popularité d'Arthur.

³⁶Dans son Introduction à *l'Histoire des rois de Bretagne*, L. Mathey-Maille définit le travail de l'historien du XII^e siècle : « ...le travail de l'historien est rarement innocent et la prolifération d'histoires généalogiques correspond à un réel souci de glorification, voire de propagande. La réduction d'histoires nationales sert souvent le pouvoir des princes, ainsi la volonté de légitimer une dynastie, une politique peut aisément expliquer la revendication de vérité présente chez la plupart des historiens. Pour imposer sa vision du passé, l'écrivain doit faire croire à la réalité historique de la construction qu'il élabore. (*Histoire des rois de Bretagne*, p. 15)

³⁷Sur le sens plus précis du vocabulaire; dans *Le choix de la prose*, E. Baumgartner se réfère à deux exemples concrets qui, légèrement plus tardifs que les textes qui nous préoccupent, permettent de sentir la distance sémantique qui nous sépare de ces auteurs : « Lorsque Marie de France déclare aux vv. 19-20 du prologue de Guigemar « les contes que jo sai verais,/dunt li Bretun unt fait les lais,/vos conterai assez brièvement », lorsque, faisant sans doute écho à une déclaration liminaire, Thomas souligne à la fin de son Tristan (vv. 3133-3134) « dit ai tute la verur/si cum jo pramis al primur », aux lecteurs et, chez Thomas, la cohérence interne du récit, plutôt que l'authenticité des histoires rapportées. » (*Le choix de la prose*, par. 4).

³⁸En cela nous rejoignons les réflexions d'A. Combes portant sur le *Brut* de Wace : « En outre, comme Geoffroy de Monmouth avant lui, il s'appuie sur le temps référentielisé qui a laissé des traces dans la toponymie. » (*Du Brut au Merlin*, par. 33, <http://crm.revues.org/index1332.html>.)

³⁹G. de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 2, p. 26. et ch. 208, p. 284-285.

L'homme médiéval vit dans un monde de symboles, unifié par la volonté de Dieu et dont les manifestations n'existent que pour être expliquées :

Pour la pensée médiévale, la plus spéculative comme la plus commune, chaque objet, chaque élément, chaque être vivant est ainsi la figuration d'une autre chose qui lui correspond sur le plan supérieur ou immuable et dont il est le symbole.⁴⁰

La correspondance entre « l'apparence trompeuse des choses et les vérités cachées qu'elles abritent se situe toujours à plusieurs niveaux et s'exprime sur différents modes. »⁴¹ Elle peut ainsi s'articuler sur des données affectives, magiques ou oniriques, à moins qu'elle ne soit directe et logique. D'une autre façon, la vérité se manifeste par un rapport particulier à une norme, c'est-à-dire à l'ordre des choses tel que l'a voulu le Créateur.

La transgression de cet ordre dicté par le Créateur est un acte violent, à moins qu'il ne s'agisse d'une démarche construite et assumée, intentée dans l'unique but de créer un effet de surprise. Irrémédiablement liée à une conception symbolique et abstraite de la réalité, la vérité se situe toujours hors du réel : *Le vrai n'est pas le réel*⁴². Notre travail se trouve donc à suivre, en quelque sorte, le courant historique qui mène à ce que Jacques Le Goff nomme « le temps de la descente des valeurs du ciel sur la terre ».⁴³ D'une conception du surnaturel garant de la vérité à un monde qui voit émerger des valeurs terrestres légitimes et salvatrices, le monde occidental voit ses références bouleversées et profondément modifiées. La construction mythologique de la figure du roi Arthur se nourrit de cette tendance vers une vérité *terrestre*, bénéficiant à la fois du soutien du surnaturel et de la caution historique.⁴⁴

⁴⁰M. Pastoreau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, Seuil, Paris, 2004, p. 18.

⁴¹M. Pastoreau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, p. 18.

⁴²M. Pastoreau, *Une histoire symbolique du Moyen Âge occidental*, p. 22

⁴³J. Le Goff, « Du Ciel sur la Terre », conclusion de *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, p. 1266.

⁴⁴« ...le temps chrétien se déroule en marge du temps de l'Histoire, comme c'est aussi le cas chez Geoffroy de Monmouth. » (A. Combes, *Du Brut au Merlin*, par. 49).

Ainsi, en faisant d'Arthur un personnage historique, les chroniqueurs qui participaient à l'entreprise de *propagande idéologique* des Plantagenêts l'inscrivaient dans une généalogie tangible menant directement au roi Henri II, conférant à ce dernier une origine ancrée dans le sacré :

Le sacré, c'est ce qui exprime et le plus souvent crée (la concrétisation est une sacralisation) un lien avec les pouvoirs surnaturels, la participation à ces pouvoirs et, s'agissant de la société chrétienne, un rapport direct avec Dieu, mais plus qu'une délégation de pouvoirs (signifiée surtout par le couronnement..), l'insinuation de forces surnaturelles par l'onction et la manifestation de l'octroi de certaines de ces forces par la remise d'insignes symboliques de pouvoir.⁴⁵

Cette inscription dans le réel s'est effectuée de plusieurs façons; nous avons déjà souligné la contribution des *livres très anciens* dont se réclament différents auteurs ; le travail de localisation géographique nous apparaît également comme une contribution efficace au processus. Il nous semble donc essentiel de montrer comment l'utilisation de certains lieux dits ou devenus arthuriens a pu permettre de soutenir l'idée d'un roi Arthur réel mais également vrai, en ce sens qu'il est irrémédiablement lié à une certaine transcendance, soutenue par l'irruption du surnaturel et par les nombreux symboles qui lui sont associés. Annie Combes souligne comment de tels exemples :

ont bien sûr pour fonction de lier le passé et le présent, de montrer concrètement l'existence de la chronologie par ces preuves encore vivantes de l'empreinte de l'histoire. S'y démontrent aussi le solide savoir de l'énonciateur, l'aisance d'un « traducteur » qui manie plusieurs langues, le latin, le français, l'anglais et le breton. Tout cela va dans le sens de la vérité historique.⁴⁶

⁴⁵ J. Le Goff, « Aspects religieux et sacrés dans la monarchie française du X^e au XIII^e siècle », *La royauté sacrée dans le monde chrétien*, EHESS, Paris, 1989, p. 20.

⁴⁶ A. Combes, *Du Brut au Merlin*, par. 34

Cette étude géographique passe par les hauts lieux des aventures arthuriennes anglaises. Bien que les descriptions et les noms foisonnent, certains lieux nous ont paru plus significatifs, tant par leur apport au récit que par la caution historique qu'ils pouvaient fournir aux porteurs du récit. Ainsi, la conception d'Arthur dans le château de Tintagel surprend par l'abondance de détails que fournit Geoffroy de Monmouth. En effet, la description qu'il donne du lieu de conception d'Arthur correspond en tous points à la réalité de ce qui, depuis maintenant plus d'un siècle⁴⁷, fait l'objet de fouilles archéologiques plus ou moins sporadiques. Le choix délibéré d'ancrer le commencement de la légende d'Arthur à cet endroit précis a été étudié pas de nombreux chercheurs : Franck D. Reno, dans *Historic Figure of the Arthurian Era*, cherche dans les correspondances historiques des preuves de l'existence d'un Arthur historique; E.M.R. Ditmas, dans son article *A Reappraisal of Geoffrey of Monmouth's Allusions to Cornwall*⁴⁸ s'intéresse plutôt, comme son prédécesseur J. S. P. Tatlock, aux liens politiques et aux ambitions de l'auteur : « Tatlock suggests that Geoffrey's choice of Cornwall was influenced by the fact that the title of Earl of Cornwall was prominent when Geoffrey was writing.⁴⁹ » Ces intérêts de Geoffroy de Monmouth pour la reconnaissance et le soutien de la noblesse sont toutefois nuancés dans ce même article, au profit d'une analyse plus prosaïque : la situation géopolitique de la Cornouailles au XII^e siècle place cette région dans un état d'isolement et d'autonomie unique en Angleterre.

Looking at Cornwall from Geoffrey's point of view, it had much to commend it. Because of the royal connections of the first holders of the earldom, the title was well known yet probably few people had ever visited the county. Its mag-nates did not frequent the court. Geoffrey needed a British background for his British hero-king and, outside Wales, Cornwall was the last stronghold of that race. The countryside with its numerous Celtic memorials, its standing stones and "giants graves," reminders of former and little-known inhabitants, lent itself to a tale of shape-shifting and romantic seduction. Also there were local tra-ditions of a warlike "duke" Teudar

⁴⁷C.A.R. Radford, «Tintagel: the Castle and Celtic Monastery : Interim Report», *The Antiquaries Journal*, 15, 1935, 401-19 ; «Tintagel in History and Legend», *Journal of the Royal Institution of Cornwall*, 26, 1937-42.

⁴⁸*Speculum*, vol. 48, no. 3, Juil., 1973, pp. 510-524.

or Tador and legends of little known saints. In short it supplied an excellent background for a "history" of an antique hero-king to which Geoffrey's own elaborations could be added without much fear of challenge.⁵⁰

Ces considérations politiques et géographiques fournissent à Geoffroy de Monmouth un décor idéal. Bien que le lieu qu'il nomme Tintagel n'ait pas existé sous ce nom, les discussions sur les sources directes de Geoffroy de Monmouth sont nombreuses. Les tenants de l'historicité d'Arthur sont évidemment convaincus que le choix de l'auteur a été motivé par la présence réelle et attestée d'une activité commerciale et militaire importante sur le promontoire associé au Tintagel de l'*HRB*⁵¹.

Ainsi, l'existence d'un lieu de pouvoir, habité par un personnage puissant et riche aurait pu traverser les siècles pour nourrir et inspirer l'*HRB* de Geoffroy de Monmouth. Mais cette association Arthur\Tintagel était-elle recevable aux yeux de ses contemporains? En d'autres termes, sa décision personnelle (rappelons qu'on ne lui connaît aucun précédent) de faire concevoir Arthur au château de Tintagel était-elle motivée par le souci d'ancrer un récit fictif dans un univers réaliste et réel? E. M. R. Ditmas ne semble pas douter de cette intention: « He did, however, go to considerable lengths to secure verisimilitude by a careful choice of names of people and places, utilising odd fragments of knowledge mentally garnered and stored.⁵² » Cette certitude, soutenue par la majorité des chercheurs arthuriens, s'appuie sur plusieurs témoignages et faits auxquels aurait pu avoir accès Geoffroy de Monmouth.

Ces différentes considérations permettant d'affirmer que Tintagel était un site véritablement occupé ne peuvent toutefois soutenir l'idée d'un lien préexistant entre Arthur et cet espace géographique. Néanmoins, que Geoffroy de Monmouth ait, ou non, inventé de toutes pièces cette association,

⁴⁹E. M. R. Ditmas, «A Reappraisal of Geoffrey of Monmouth's Allusions to Cornwall», *Speculum*, vol. 8, no. 3, p. 510.

⁵⁰E. M. R. Ditmas, p. 511.

⁵¹I. Burrow, «Tintagel – Some problems», *Scottish Archeological Forum*, 5, 99-103 ; C. Thomas, « East and West: Tintagel, Mediterranean Imports and the early Insular Church », *The Early Church in Western Britain and Ireland*, 17-34

⁵²« Geoffrey of Monmouth's Allusion to Cornwall », *Speculum*, vol. 48, no. 3, p. 520.

certain témoignages suggèrent que le nom d'Arthur était déjà bien connu dans la région, de même que l'hypothèse de son retour⁵³.

Nous le voyons ici, le choix de Geoffroy de Monmouth était particulièrement heureux et ne saurait relever du hasard; en ancrant la vie d'Arthur sur ce site, il l'inscrivait dans la continuité d'un lieu impressionnant, dont les ruines encore visibles au début du XII^e siècle suggéraient la demeure d'un homme puissant. De plus, si les faits rapportés par Herman de Laon sont exacts, le retour du roi était envisagé comme une certitude. Finalement, l'isolement géographique de la région autorisait certaines libertés historiographiques et littéraires que n'auraient pu permettre les domaines plus près de la cour.

Le couronnement d'Arthur permet également de relier le personnage à une géographie significative et c'est à Geoffroy de Monmouth qu'il revient, encore une fois, de nous renseigner sur un épisode déterminant de la vie du personnage :

Après la mort d'Utherpendragon, les nobles de la Bretagne venus de différentes provinces se rassemblèrent dans la cité de Silchester et suggèrent à Dubrice, archevêque de la Ville-des-Légions, de sacrer le roi Arthur, fils d'Uther. (...) Dubrice souffrait du malheur qui affligeait son pays ; il couronna donc Arthur du diadème royal en présence des évêques.⁵⁴

Ce bref passage permet encore une fois de donner au lecteur contemporain de Geoffroy de Monmouth une représentation concrète du siège du pouvoir arthurien. Le couronnement d'Arthur est donc, à partir de ce texte, relié à une ville que Geoffroy connaissait bien et que les lecteurs familiers avec la géographie du Pays de Galles pouvaient reconnaître.

Si les détails que fournit Geoffroy ne nous permettent pas aujourd'hui de lier la conception, le règne et le couronnement d'Arthur à un lieu géographique précis, il semble néanmoins possible d'affirmer

⁵³ Nous faisons ici référence au témoignage du chanoine Herman de Laon qui affirmait que vers 1113-1114, des chanoines français avaient été témoins d'une querelle entre les habitants d'une région de l'Angleterre et l'un des leurs. Le différend portait sur l'éventuel retour d'Arthur.

⁵⁴ Geoffroy de Monmouth, *Histoire des rois de Bretagne*, ch. 143, p. 203.

qu'il a tenté⁵⁵, en se basant sur les évidences physiques accessibles aux habitants de la région de la Demetie, d'ancrer l'histoire du plus grand des rois chrétiens dans un environnement alliant à la fois grandeur spirituelle et militaire.

Ici encore, nous le voyons, ce qui importe n'est pas tant la vérité telle que nous la voyons se développer, mais bien la *véracité* de l'anecdote telle qu'elle fut reçue. Nous ne saurons peut-être jamais à quelle ville pensait Gildas lorsqu'il écrivit son *De Excidio*, mais il semble sûr que ses lecteurs, eux, le savaient. Malheureusement, les auteurs qui le suivirent dans la mise par écrit de l'histoire de l'Angleterre ne pouvaient que deviner, en fonction de leur réalité historique et géographique, ce à quoi il faisait référence.

Plusieurs autres aspects de la légende arthurienne peuvent s'ajouter aux exemples que nous ont donnés la conception et le couronnement d'Arthur, tels qu'ils furent racontés et rendus accessibles au public du XII^e siècle. Par exemple, les différentes recensions des batailles d'Arthur, parmi lesquelles se distingue celle du Mont Badon, ou encore le lieu où furent retrouvées les dépouilles du roi et de sa seconde femme, Guenièvre.

Conclusion

À défaut de répondre aux questions centenaires qui traversent les études arthuriennes, ce bref travail aura néanmoins permis de regarder autrement les matériaux disponibles. En effet, le décloisonnement des champs de compétence et l'apport de théories plutôt traditionnellement associées aux études mythologiques ouvrent de nouvelles perspectives dont l'application s'avère fascinante. L'idée d'un mythe d'origine permettant à la fois aux Bretons et aux Normands de trouver légitimité, fierté et identité permet de mieux comprendre l'immense popularité du personnage d'Arthur, en plus d'expliquer pourquoi, malgré d'innombrables invraisemblances, *l'Historia Regum Britanniae* de Geoffroy de Monmouth a pu devenir l'un des textes les plus influents du Moyen Âge.

Ancré dans une histoire nationale complexe, porté par plusieurs types de supports (chroniques, poèmes, chansons, actes, annales), le mythe du roi Arthur a pu évoluer en s'adaptant aux circonstances et en répondant, toujours plus précisément, aux besoins paradigmatiques et

⁵⁵Avec, selon G. Ashe, une imagination débridée : « He was not spinning a fantasy around famous ruins as he did at

identitaires du groupe social. Fluide, mouvante, riche, cette matière de Bretagne pré-galfridienne nous est parvenue comme l'un des grands mythes de l'Histoire occidentale. En situant les principaux événements de la vie d'Arthur là où la population locale reconnaissait les ruines d'une splendeur passée et en s'inscrivant dans une toponymie liée à la fois à l'Empire romain et aux exploits guerriers d'autrefois, les diffuseurs du mythe firent en sorte qu'il participe à la fois au *réel* et au *vrai*.

En faisant d'Arthur un roi parfait, qui incarnait le prestige des rois traditionnels et la nouvelle sacralité chrétienne, Geoffroy a créé une figure essentielle à la propagande idéologique des Plantagenêt. Cependant, la représentation de la figure royale offerte par l'*HRB* ne peut à elle seule expliquer le succès d'Arthur. Pour que l'ensemble des populations de la Grande-Bretagne y adhèrent, il fallait que cette figure réponde à des exigences paradigmatiques beaucoup plus importantes ; il fallait qu'elle fasse sens.



Cette création est mise à disposition selon le Contrat Paternité-NonCommercial-NoDerivs 2.0 France disponible en ligne <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/> ou par courrier postal à Creative Commons, 559 Nathan Abbott Way, Stanford, California 94305, USA. Abbott Way, Stanford, California 94305 USA

Caerleon... » (*The Origins of the Arthurian Legend*, p. 5)